

# Entretien avec

## Oliver Gaurin

Première partie d'un entretien avec l'auteur de "Comprendre l'Aikido", livre dont nous avons rendu compte dans ces colonnes. (Voir Aikidojournal n° 9 et n° 10)

*La vraie question est : « Quand on pratique sur le tapis, est-ce que l'on sent quelque chose ? » Ça, c'est beaucoup plus important.*

### *Depuis quand pratiques-tu l'Aikido ?*

J'ai commencé quand j'avais 14-15 ans, ça fait trente ans, trente ans d'Aikido. J'ai commencé à Paris et je suis parti au Japon à l'âge de 27 ans : j'étais déjà vieux, mais j'ai attendu longtemps parce que je voulais terminer mes études, je n'avais pas de sous et je faisais trop de choses – j'ai toujours fait trop de choses dans ma vie. Trente ans d'Aikido, ça passe très vite, en fait. Mais il y a tant à apprendre encore... J'ai parfois l'impression d'avoir encore tout à apprendre. C'est curieux d'ailleurs mais... c'est difficile l'Aikido ! Très difficile !

J'étais très content quand j'étais au Japon parce que je m'entraînais tous les jours. Et ça, c'est un bonheur immense, parce que quand on s'entraîne tous les jours, on n'a plus l'envie d'apprendre. C'est

**Horst Schwickerath**  
Beaumont/F

à-dire que, certes, on y va pour apprendre, mais l'on n'a plus cette envie malsaine de « vouloir apprendre ». Cela devient une pratique, juste un entraînement. Et en fait on apprend en s'entraînant. C'est d'ailleurs ce que disait Kishomaru Ueshiba dans son livre « L'Esprit de l'Aikido » : pour lui, les meilleurs pratiquants ce sont les gens qui viennent au cours, qui s'habillent, qui montent sur



le tapis, qui s'entraînent une heure, qui se rhabillent, qui disent au revoir et qui s'en vont. Cela paraît un peu froid de dire ça, mais en fait c'est vrai : quand on s'entraîne de cette façon-là, d'une façon pratiquement froide, chaude sur le tapis, mais froide dans l'intention, on ne demande rien à l'Aikido, on ne demande pas au Sensei d'être bon ou de ne pas être bon, on demande simplement à venir et à pratiquer. Et ce dont on s'aperçoit c'est que l'on fait des progrès colossaux, et ce sans violence, ni sur soi ni sur les autres. Alors qu'en France, de force on veut toujours « savoir », de force on veut toujours « apprendre ». Par exemple : ici les gens font pleins de stages, mais je remarque, quand je m'entraîne avec eux, qu'il n'y a aucune différence entre « avant le stage » et « après le stage ». Alors pourquoi ont-ils été en stage ? C'est la question que je me pose.

*Le problème c'est qu'ils n'ont pas de concept à mettre en « travail »...*

C'est ce que je pense aussi. Il n'y a pas de « ligne de travail », pas de sens donc pas de plaisir, ou plutôt si : il y a un plaisir morbide à se complaire dans le « défaut », dans le manque de sens justement. Celui-là, ce manque, sert finalement et alors de tuteur, comme une maladie, et l'Aikido semble jouer ainsi le rôle de la béquille. Alors qu'une maladie, c'est plutôt l'affect d'une émotion que les organes doivent prendre en charge, et l'Aikido plutôt un moyen de sortir les organes de ce genre de « maladie », et non pas, justement, une béquille qui simulerait la « santé ».

*Et souvent en stage les gens ne font pas ce que montre le Sensei, ils font ce qu'ils ont l'habitude de faire au dojo. Ils ne voient pas la différence.*

C'est pour ça que l'Aikido est difficile. Même moi, j'ai du mal parfois. En ce moment je ne m'entraîne pas énormément, parce que j'ai vraiment trop de travail, mais à la rentrée prochaine je vais essayer de reprendre un rythme normal. Et pour moi le rythme normal c'est une heure forte par jour. C'est l'idéal. Mais ce n'est pas toujours possible. Et c'est quand ce n'est pas possible que l'on s'aperçoit de ce qu'est « le

bénéfice » de l'Aikido. Parce que si on a un peu de sensibilité de son corps, de soi-même, on comprend comment le corps conjugue ce manque d'activité, ce manque de concept aussi. Et on se rend compte que : « tiens, il y a le dos, là, qui se durcit », « tiens, ça, ça ne bouge pas pareil », « une tension juste ici . . . », « tiens, les jambes . . . », « tiens, le pied . . . », « tiens la tête . . . », etc. Un peu comme dans la chanson : « . . . et Aaaa-louette . . . »

On s'aperçoit aussi que, parce que le corps n'arrive plus à faire certaines choses, parce qu'il n'est plus aussi disponible, l'Aikido non plus n'est plus aussi disponible. Et comme il n'est plus disponible, comme on ne domine plus la situation, mais que l'on veut toujours être bon, alors qu'est-ce que l'on fait ? On fait un Aikido de plus en plus fort, un Aikido de domination sur autrui. Et donc que vont faire les partenaires ? Comme ils ne veulent pas se faire casser pour rien, ils vont faire à l'inverse un Aikido de plus en plus protectionniste. Comme le disait François Châtelet je crois, c'est leur façon à eux aussi, les « esclaves », d'activer leur volonté de puissance et leur équilibre vital : en limitant au mieux la puissance d'un, du ou des tyrans. Et donc, petit à petit, ça fait une escalade dualiste tout à fait commune et générale. Et on arrive très vite au bout d'un an, deux ans . . . en fait il faut deux ans pour que ça décline complètement, et au bout de deux ans on s'aperçoit que ce que les gens font sur le tapis est de la bagarre déguisée en Aikido. Ou alors ils font de la « résistance à l'Aikido » déguisée en Aikido. C'est soit l'un soit l'autre.

Ou bien je dors, et je fais ce que j'ai l'habitude de faire sans me poser trop de questions, mais je ne participe pas, je suis là pour transpirer un peu et montrer que je suis là en me protégeant au mieux. Ou alors le contraire : je vais montrer que je peux dominer tout le monde et ainsi je me croirai libre. En gros c'est trop souvent ça. Alors voilà on a donc le tyran, l'esclave et . . . oui, il manque dans cette mauvaise pièce de théâtre le juge, ou le prêtre si vous voulez, ce qui est la même chose - mais vous savez où il se cache celui-là, celui-là que j'ai appelé dans mon livre le « sergent de ville » — et on redécouvre ici — oh surprise ! — la fatale trilogie commune et humaine du malheur (*sourire*).

Je suis désolé, mais pour moi, à ce niveau-là, l'Aikido n'existe pas encore. Et quand je me surprends à participer de ça, j'ai honte de moi ! Par rapport à mon expérience personnelle, je sens que je n'ai pas le droit de cautionner tout ce type de montage.

Ce n'est pas parce que l'on est tel Dan ou tel Dan — on s'en fiche des Dan sur ce plan —, mais parce que l'on a une expérience qui doit aller en avant, pas en arrière. Au Japon, les lutteurs de sumo, quand ils ne sont plus bons, ils descendent de grade. Ils sont au faite, et pourtant ils peuvent redescendre. Et s'ils ne peuvent pas remonter en grade, ils ne remontent pas. On ne leur en veut pas, tout le monde comprend cette possibilité. Ils prennent leur retraite ou bien ils continuent, mais au grade inférieur. Donc la ceinture noire, le hakama, les grades, les 6<sup>e</sup> ou 7<sup>e</sup> dan, on s'en fiche en ce point d'activation, car contrairement à ce qu'on pense généralement les grades passent non pas avant mais bien : loin après l'homme.

La vraie question est : « Quand on pratique sur le tapis, est-ce que l'on sent quelque chose ? » Ça, c'est beaucoup plus important. Est-ce que l'on sent quelque chose de vital qui se passe quoi ? dans sa vie ? dans son âme presque ? Comment sort-elle du tapis cette « âme » de nous ?

Souvent, après un stage, après un cours, je regarde les gens dans le vestiaire : est-ce qu'ils sont plus heureux que lorsqu'ils sont entrés ? Est-ce qu'ils sont plus vivants ? Ce n'est souvent pas le cas. Ils sont plus fatigués, ou se sentent contents, mais ils ne sont pas plus « vivants ». C'est-à-dire qu'ils ne se sont pas mis en « risque absolu de vivre », ils se dirigent donc petit à petit vers le contraire de ce risque : vers une tombe. Ils se « décharnent » en fait à la vie. Et ils deviennent ce que j'appelle dans mon livre des « zombies de l'Aikido ». Moi, ça, ça ne m'intéresse vraiment pas.

***C'est difficile et bien sévère comme réflexion, non ?***

Je suis d'accord, mais l'Aikido, c'est difficile pour tout le monde. Seulement il y en a qui font

des efforts, et il y en a qui n'en font pas. On peut aussi ne pas faire d'effort, pourquoi pas . . . Mais à ce moment-là, il y a encore une autre façon de faire de l'Aikido, qui peut être intéressante malgré tout pour autrui, même si elle ne rend guère service à soi-même. Ici c'est aussi une question de choix. Et ainsi il y a différentes façons de faire, et même si l'on est faignant. Et d'ailleurs, la fainéantise, après tout, pourquoi dit-on que ce n'est pas bien ? Ça peut être, ou devenir, une vraie qualité ! Quelqu'un qui est capable de gagner de l'argent sans faire beaucoup de chose, je trouve que c'est formidable, je l'envie presque. Mais on ne dit pas alors que c'est un faignant. Vous voyez la nuance ? Par contre si vous trouvez un faignant qui ne gagne pas d'argent, là tout le monde dira que : « c'est un faignant ! ».

***Tu as écrit ce livre, « Comprendre l'Aikido » . . .***

Le livre a été écrit avec, en gros, quatre idées phare. D'ailleurs, au départ ce n'était pas un livre, mais juste un vague manuscrit. Mais au fur et à mesure de son écriture, ce qui s'est développé dans la forme d'écriture, ce sont ces quatre idées que je vais vous décrire :

La première idée, c'est qu'on ne devait pas pouvoir interpréter à volonté ce qui sera marqué dans le texte. C'est-à-dire, en général, que si un auteur écrit une phrase, on remarque que tout le monde traduit la phrase, même dans sa propre langue, avec les idées qu'il a. Ce que je désirais, c'est que l'on ne puisse pas « sur-traduire » le livre, l'interpréter, en français par exemple. Certes, ce livre est ce qu'il est. On est d'accord ou l'on n'est pas d'accord avec ce qui y est écrit. Ça, ce n'est pas un problème pour moi. Mais : il ne faut pas me faire dire ce que je n'écris pas. Cela, c'était un des premiers objectifs du texte.

Le deuxième objectif du texte, c'était de faire en sorte que l'on puisse lire le livre dans n'importe quel sens. C'est-à-dire dans un sens linéaire, classique, en commençant par le début et en suivant les chapitres jusqu'à la fin. Ou alors en commençant au hasard, en prenant un chapitre de façon aléatoire, en disant « tiens, ce thème m'intéresse, je vais lire ce chapitre et après on verra ». Et aussi pouvoir le faire, par

exemple, à l'envers. C'est d'ailleurs ce que je recommande à des gens qui ont du mal à lire. Je leur dis : « Commencez par la conclusion. Dans la conclusion vous avez le résumé du livre. Et à partir de la conclusion, si la conclusion vous intéresse, remontez les chapitres un par un, les démonstrations, dans l'ordre ou dans le désordre. » Il est possible de lire tous les chapitres un par un, de lire complètement dans le sens que l'on désire, même transversal, en diagonale ou inverse. Ou même donc comme je viens de le dire d'ouvrir ce livre sur une page au hasard, ce que je fais moi aussi parfois.

Après, il y avait le troisième objectif : déboucher au sein du mot « Aikido » le « concept Aikido ». On pourrait penser qu'il n'y a pas de concept, mais moi je ne suis pas de cet avis. Je pense qu'Ô Senseï, qui était japonais, a découvert, sans le vouloir peut-être, un réel concept philosophique, un concept tout à fait nouveau pour l'humanité. Et même si cela peut paraître un peu prétentieux de le dire de façon aussi... brutale. Ors ce concept, personne ne l'avait jamais découvert jusqu'à présent en Europe. Aux États-Unis, je ne sais pas. Au Japon on l'a cerné depuis longtemps ce concept, mais du fait qu'au Japon la philosophie de type occidental n'existe pas, ils ne peuvent pas en extraire l'idée. Pour eux, il y a certes une idée assez nébuleuse qui fait pendant intrinsèque au mot « Aikido », donc ils vivent cette idée ascendante du concept de façon, pourrait-on dire... encore « archaïque et intuitive ». Les japonais vivent les concepts par la pratique, car au Japon, le discours, la mise sur plan, la conceptualisation vient très longtemps après l'acte de faire. Alors qu'en France, en Allemagne aussi — parce que la philosophie allemande, le romantisme allemand, c'est quelque chose de culturellement très constructif et inventif par exemple — il y a une possibilité de détacher de la pratique une conceptualisation, une idée « générative » de ce que l'on a fait, fait ou va faire. Et c'est ça aussi qu'a produit Ô Senseï à travers le mot « Aikido », ses poèmes, ses calligraphies, et à travers ce qu'il a enseigné de l'Aikido.

Donc ce livre, et c'est le propos du troisième point, essaie de dégager et de recomposer le concept à partir de cette idée que l'on a de l'Aikido au Japon, des produits de son fondateur et de l'image générale et floue que l'on a de l'Aikido en Europe.

En fait, je me suis demandé : « Mais c'est quoi, le cœur du problème ? C'est quoi, ce cœur de l'Aikido ? » Et c'est ce concept que j'essaie d'ouvrir dans le livre en disant : « Le plus extra-

ordinaire, c'est que ce concept fonctionne. » C'est un concept que l'on cherche depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale en Occident et que l'on ne trouve jamais... »

Maintenant, on en est plus tellement au pacifisme des années 60 — 70. C'est fini, ça. Pourtant le pacifisme a été un grand moment dans la culture occidentale d'après guerre, c'est par exemple le pacifisme qui a fait évacuer les Américains du Vietnam dans les conditions que l'on sait. Gandhi aussi, bien avant, tout ça, ce n'est pas rien. Mais même là, on n'avait pas encore trouvé « le » concept. Quel est le vrai concept de ces pacifismes-là ? Le pacifisme alors était issu d'un concept politique, qui donc stigmatise « la théorie du pouvoir ». Le concept de l'Aikido n'est pas issu d'un concept politique, c'est là la grosse différence. Il est directement issu d'un mode polémologique, qui donc ne dualise pas, ni la violence, ni même le pouvoir. Gandhi, c'était encore du politique. Ce n'était pas vraiment de la non-violence non plus, puisqu'il se faisait violence pour ne pas être violent, puisqu'il avait un but à sa non-violence. Alors que l'Aikido c'est enfin une réelle non-violence : à la fois vide d'intention et forte de présence. Et c'est cela que l'on avait jusqu'à présent pas encore bien découvert. Même si l'on prend le Tai-Chi, même si l'on prend d'autres formules qui se rapprochent de ce concept. Il n'y a que l'Aikido qui ait réellement finalisé ce concept-là. Le problème, c'est que l'Aikido s'est souvent mal développé, ou du moins en dehors de ce concept fondateur. Mais ceci et pour le moment, c'est une autre histoire. Le concept, lui et maintenant, il est dévoilé. On ne pourra désormais plus l'ignorer.

Et donc voilà le quatrième point d'articulation de mon texte, c'était d'essayer de dire : « Est-ce que l'on peut nous, en tant qu'Européens, c'est-à-dire non japonais, en tant que " Blancs ", arriver à comprendre l'Aikido — car on est des " Blancs ", pour les japonais en fait on est des " métèques " (C'est ce que veut dire le fameux mot " Gaijin " : " l'étranger ", " quelqu'un de l'extérieur ", soit littéralement et dans son sens occidental grec antique : un métèque). »

On m'a tancé un peu dans votre journal sur le mot « comprendre » dans le titre du livre, parce qu'il est facile de le prendre dans le mauvais sens du terme. Parce que tout le monde aussi, dans le monde très agressif où l'on vit actuellement, est souvent très égotiste avec de belles tendances paranoïdes. Le titre a, c'est vrai, été choisi par l'éditeur, mais je l'accepte très volontiers, parce

que « comprendre » veut dire ici : « prendre avec soi » et non pas « je m'approprie l'Aikido pour vous l'expliquer ». En effet, je ne m'approprie rien du concept, je le dégage. Je dis simplement : « Est-ce que vous êtes capables, est-ce que l'on est capable, nous " Blancs ", les " métèques du Japon ", non pas de nous approprier ce concept, mais de le prendre avec soi pour le faire vivre, même si l'on n'est pas japonais. » Et ça, c'était le quatrième et dernier challenge du texte.

Beaucoup de gens qui font de l'Aikido disent : « Nous, on n'est pas japonais, donc... ». Ou : « En fait, on est sûrement meilleurs, mais... ». Il y a toujours quelque part dans le discours, dans la vision qu'on a de soi en train de faire de l'Aikido... un malaise. Il n'y a pas de raison, ne nous cachons pas non plus les yeux : il y a des japonais qui font de l'Aikido très bien, et aussi d'autres qui en font très mal. Et en France c'est pareil, en Allemagne c'est pareil, aux États-Unis c'est pareil. Tout le monde cherche : « est-ce qu'il faut être japonais pour faire authentiquement de l'Aikido ? ». La nouvelle de ce livre c'est de dire : « Non, ce n'est pas nécessaire, à condition que... que l'on ait compris (" pris en soi ") le concept Aiki : C.Q.F.D. ! ».

« C.Q.F.D. » signifiait ici : « Ce Qu'il Fallait Démontrer », c'est ça, en gros, le propos du livre tel qu'il s'est construit. Car il s'est construit petit à petit, sur une année, sur « ce concept découvert, qu'il fallait maintenant démontrer ».

En d'autres termes, un philosophe, cela sert à ça : à défricher. C'est un peu un archéologue de l'immanent (« ce qui est contenu dans... »). Et une fois qu'il a trouvé un concept, pourquoi est-ce très intéressant ? c'est que tout le monde peut s'en servir de ce contenu. Car alors et enfin une visibilité opère entre le concept d'une chose, les causes et les effets de cette chose elle-même. Cependant, il est clair que tant que le concept n'est pas sorti, n'a pas été dégagé sous une formulation claire, personne, sauf par expérimentation hasardeuse, ne peut se prévaloir réellement de son usage, ne peut se l'approprier en tant qu'extension de sa pratique. Et il y a alors « limitation ».

Je ne dis pas que mon livre va faire tache d'huile, qu'il va faire en sorte que les gens d'un seul coup vont comprendre l'Aikido, qu'ils vont « prendre avec eux » l'Aikido. Pas du tout. Je dis : « Vous avez cette possibilité, à vous de la prendre ». Et chacun la prendra dans la direction qu'il veut. Si quelqu'un veut faire de ce concept un concept sportif, pourquoi pas ? S'il veut en faire un con-

cept ésotérique, folklorique ou historique, pour-quoi pas ? À condition, et l'inverse malheureusement cela se passe le plus souvent, qu'on ne mente pas à autrui, ou qu'on ne se mente pas à soi-même, au sujet de ses propres intentions ou intérêts ...

***C'est à nous de sortir ce concept ? pour le Japonais ce n'est pas possible ?***

Les Japonais ne peuvent pas le faire aisément.

Entrée «Ieimi au ken



Photo: Nicolas Gaurin - Paris

***Les Shihan qui sont venus en Europe ou en Amérique, eux, ils ne comprenaient pas le concept ?***

Tout à fait, ou du moins pas dans ce deuxième sens, moderne, du mot « comprendre » (« saisir par la pensée »). Donc il y a un retour qui est possible par la suite, à partir de l'Occident vers l'Orient. Et là, ça devient vraiment intéressant. Pourquoi ? Parce que jusqu'à présent l'Aikido a toujours été — moins maintenant — mais a toujours été projeté dans une seule direction : du Japon vers l'extérieur du Japon. Et ça, c'est typiquement japonais aussi. Parce qu'à contrario les Japonais n'aiment pas tellement que l'on vienne leur dire ce qu'il faut qu'ils fassent. Ça allait toujours du Japon vers l'Occident, vers la Chine, vers où vous voulez. Ce sont des flèches qui partent de la petite île du Japon et qui vont vers l'extérieur. Mais là, si tout le monde arrive à comprendre ce concept, ce qui est maintenant possible, non seulement le concept peut s'élargir à d'autres domaines d'application, mais en plus il peut y avoir un retour de flèches vers le Japon. Ce qui veut dire que le concept puisse faire

évoluer l'Aikido à sa source même. Même si cela ne sera pas facile.

Bien entendu, tout cela n'est peut-être pas nécessaire, mais je pense, moi qui ai vécu douze ans au Japon, que le Japon a besoin d'un retour d'informations. Cependant il ne doit pas s'agir d'un retour d'informations dirigé contre lui. Parce qu'un retour d'information doit être cohérent. Donc il doit se « caler » avec ce que nous pouvons réellement leur apporter.

***Cela existe déjà. Tous les Shihan qui sont venus en Europe ou aux États-Unis sont beaucoup plus ouverts que les Japonais qui sont restés au Japon.***

Je suis d'accord sur ce point.

***Et ainsi ce retour existe déjà. J'ai vu il y a trois ans le nouveau Doshu et j'ai vu M<sup>r</sup> Tamura à côté. Et je me suis dit que le Doshu avait vraisemblablement***

***de grandes chances de développer encore l'Aikido. Même si Doshu, comme il est japonais, est obligé de rester dans la ligne de la famille.***

Certes mais ce que je pense aussi c'est qu'il ne faut pas que cela en reste là. Car le problème, dans ce que tu dis là, c'est que c'est encore par les Japonais que les choses se passent finalement. C'est-à-dire que, quand tu parles des Shihan qui sont venus à l'étranger et qui font du retour d'informations, cela reste dans un cadre « autoclave japonais ». Moi, ce que je pense, et c'est peut-être la petite différence entre nous, bien sûr ce n'est pas facile à penser et je ne sais pas exactement comment cela peut s'articuler... mais ce que je pense : c'est que maintenant l'Aikido est devenu un phénomène mondial. Ors, que ce soit l'Aikikai ou Iwama ou quelqu'autre Hombu... le Japon, il faut le reconnaître, a un rôle quasiment biblique. Pourtant et à mon sens bien entendu, vous lisez que dans le livre je parle plutôt de « source » et non de « bible ». Donc pour reprendre l'image : comme un fleuve : le fleuve va à la mer. Oui, mais à son départ la source reste la « source ». Cela ne veut pas dire

que la source a forcément raison. Simplement elle délivre à sa sortie un message qui semble assez juste. Mais ce message est forcément timide, maladroit, en quelque sorte « inquiet ». Forcément : parce que c'est une source. Cependant cette source va grossir au fur et à mesure que l'eau va prendre, au fil des régions qu'elle traverse, des pays qu'elle traverse, qu'elle va prendre les eaux de pluies, les eaux de neige, les eaux d'autres sources, etc. Donc moi je le vois un petit peu comme ça. Pourtant, quand on regarde bien le phénomène de la nature, l'eau qui va à la mer, elle repart après vers le ciel. Et cette partie de l'eau qui repart vers les nuages, et qui va revenir un jour sur le terrain de la source, celle-là, on ne l'a pas jusqu'à présent en Aikido. Il semble manquer une partie du cycle. On a bien des bateliers qui venaient de la source et qui de temps en temps remontent le fleuve et qui disent : « On vient de tel pays, c'est joli, il y a des fleurs et les gens y sont joyeux... », mais l'eau elle-même... l'authentique eau qui s'est peu à peu façonnée, elle, elle ne revient pas.

Ce que j'aimerais bien avec ce livre - peut-être que cela ne se passera pas tout de suite, peut-être dans cent ans, dans deux cents ans, on s'en fiche... — c'est que cette eau qui m'a traversé pendant douze ans à la source, et pendant longtemps avant, en France, et dont j'ai une part en moi, que cette eau, je la fasse voyager et la fasse revenir. Mais elle ne va pas revenir pareille à elle-même. L'eau de la source ne revient pas par le fleuve, elle revient par la pluie, par la neige et par l'action du vent. C'est donc un autre message qui doit être délivré aux Japon, pas le message qui en est sorti, qui est seulement « reproduit » en plus ceci ou plus cela. On ne va pas aller apprendre aux Japonais à faire de l'Aikido. Ce n'est pas possible ! Or c'est ce qu'on veut faire. Les Français, avec les deux fédérations, ils veulent montrer aux Japonais qu'ils sont capables de faire de l'Aikido mieux que les Japonais. Pour moi, c'est stupide. Ce n'est pas le propos parce que c'est hors du propos. Ce qu'il faut par contre, c'est leur montrer ce que l'on peut amener au Japon de notre Aikido qui pourrait bonifier l'ensemble de l'Aikido. Et là c'est beaucoup, beaucoup plus intéressant. Parce que nous, on va apporter des choses que les Japonais ne peuvent pas forcément découvrir ou faire, et eux vont nous apporter des parties d'Aikido que nous avons du mal à inventer parce qu'on est pas à la source au niveau culturel. Voilà, c'est mal dit mais c'est un peu l'idée.